

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 28/1 (2001)

DOI: 10.11588/fr.2001.1.47154

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

zurück. Gerberga, die Schwägerin Karls, war keineswegs die Tochter des Königs Desiderius, auch wenn die ältere Forschung dies angenommen hat. Mißlich ist, daß der Autor sich berufen fühlt, in der Frage des Geburtsjahrs Karls eine Entscheidung für 742 und gegen 747 und damit gegen Karl Ferdinand Werner zu fällen. Bereits zu Beginn seiner Ausführungen stellt er fest: »Les arguments en faveur de 747 semblent légers« (S. 143). Tatsächlich nennt er etliche Hilfsargumente Werners, verzichtet aber darauf, die Quelle, auf die dieser sich in der Hauptsache stützt, überhaupt zu erwähnen. Dabei handelt es sich um die *Annales Petaviani*, denen wir auch andere Informationen über die karolingische Familie verdanken wie das Geburtsjahr von Karls Bruder Karlmann (751), das Favier übrigens stillschweigend übernimmt (S. 41). Da er diese Quelle übergeht, ist sein Beweisgang scheinbar klar und überzeugend. Daß er die Überlegungen des Rezensenten, die auf 748 weisen (vgl. *Francia* 19/1, 1992, S. 37f.), nicht einmal der Erwähnung für wert befindet, verwundert da nicht weiter. Seine Entscheidung für 742 mag mit seinem großen Vertrauen zu Einhard zusammenhängen. Auch insgesamt zeichnet sich der Autor durch ein zu großes Zutrauen in das geschriebene Wort aus, selbst wenn es erheblich später niedergeschrieben wurde. Davon nimmt er nicht einmal das *Chanson de Roland* aus: »La *Chanson de Roland* nous donne du roi à l'heure de la décision une vue qui n'est sans doute pas entièrement inventée« (S. 151). Allenfalls sind die anschließend zitierten Verse gut erfunden, aber erfunden sind sie dennoch. Daß der Autor schließlich das noch heute fühlbare Eigenständigkeitsgefühl der deutschen Stämme, gemeint ist wohl der deutsche Föderalismus, mit den frühmittelalterlichen Verhältnissen in Zusammenhang bringt (S. 603), ist – vorsichtig ausgedrückt – gewagt; daß er dies überhaupt für erwähnenswert hält, zeigt, wie unterschiedlich die Betrachtungsweisen französischer »Zentralisten« und deutscher »Föderalisten« sein können.

Insgesamt handelt es sich bei Faviers *Charlemagne* um eine beeindruckend umfassend konzipierte Darstellung des großen Karolingers, deren Stärken allerdings hauptsächlich in der Beschreibung von Karls Nachleben liegen.

Matthias BECHER, Bonn

Helmut NAGEL, *Karl der Große und die theologischen Herausforderungen seiner Zeit. Zur Wechselwirkung zwischen Theologie und Politik im Zeitalter des großen Frankenherrschers*, Frankfurt a.M., etc. (Lang) 1998, 261 p., 1 carte (Freiburger Beiträge zur mittelalterlichen Geschichte, 12).

Les études sur les controverses théologiques de l'époque carolingienne (et notamment sur la christologie) ne sont pas très nombreuses, mais se sont développées dans les dernières années, même si une monographie d'ensemble sur la querelle du »Filioque« n'a pas encore été rédigée: après la monographie de G. Haendler, *Epochen karolingischer Theologie*, Berlin 1958, plusieurs études particulières, et pour la plupart philologiques, ont été dédiées à la querelle des images, et surtout aux *Libri Carolini* (dénommés *Opus Caroli regis contra synodum* dans la nouvelle édition établie pour les MGH par A. Freeman avec la collaboration de P. Meyvaert, Hannover 1998), dont la paternité est attribuée maintenant à Théodulphe d'Orléans, même si selon Nagel on pourrait supposer une collaboration d'Alcuin. Entre les recherches les plus significatives sur l'adoptianisme espagnol on peut mentionner les travaux de W. Heil et surtout de J. C. Cavadini (*The Last Christology of the West*, Philadelphia 1993), qui a cherché à analyser, dans sa particularité, le lexique théologique et le »paradigme« conceptuel d'Élipand, de Félix et de Beatus, en remarquant le caractère tendancieux du témoignage d'Hadrien I^{er} et d'Alcuin (qui ont défini leurs adversaires comme »nestoriens«, d'après les principes de la christologie chalcédonienne du V^e siècle).

On a dédié plusieurs études à l'idéologie politique carolingienne et à la conception de la souveraineté de Charlemagne, mais souvent en laissant de côté les connexions avec les pro-

blèmes et les débats théologiques. Cette monographie de H. Nagel, caractérisée par une exposition claire et synthétique, fait porter son attention aux implications sociales et politiques des querelles doctrinales de l'époque de Charlemagne (adoptianiste, iconoclaste, »Filioque«) plutôt que sur les problèmes strictement théologiques (comme dans l'œuvre de Cavadini citée plus haut, qui entrevoyait cependant, cf. p. 80, »the links which the adoptianist christology had to soteriological and ecclesiological themes in its native culture«), pour éclairer »grundlegende Strukturen der Herrschaft Karl d. Großen im Spiegel der dogmengeschichtlichen Entwicklung seiner Zeit« (Einleitung, p. 15). Contrairement à d'autres historiens de la théologie (et notamment P. Weitmann) qui ont tendance à sous-estimer le rôle des motivations politiques et à réaffirmer la priorité de l'évolution des idées théologiques, l'auteur souligne non seulement la spécificité et les »gemeinsame Strukturen« de la réflexion théologique de l'époque de Charlemagne par rapport à celle de Pépin, mais aussi la liaison étroite entre la définition des dogmes et la vie sociale et politique dans la mentalité du »Frühmittelalter«: Alcuin soumet ses écrits polémiques contre Élipand et Félix à l'approbation de Charlemagne, qui, tout en s'adressant toujours au pape pour les questions théologiques, se conçoit lui-même comme le vrai représentant de la chrétienté occidentale, et revendique non seulement le rôle de défenseur de l'Église, mais aussi la fonction de la *correctio Ecclesiae*. Contre l'interprétation »dualiste« de H. H. Anton et d'autres savants, il faudrait donc reconnaître, autant dans la réalité politique que dans l'élaboration idéologique des intellectuels carolingiens, l'influence de l'idéal du *rex et sacerdos* (représenté dans le *Liber sacrosyllabus episcoporum Italiae* comme une sorte d'»Idealtypus«) et l'interdépendance de fonctions (»Pflichten- und Sphärenkorrelation«), plutôt que la distinction, entre les *bellatores* et les *oratores*, entre le roi et l'épiscopat, appelés à coopérer dans l'activité salvifique de l'Église par la prédication de la foi (le roi aussi est parfois appelé *praedicator*) et la lutte contre les peuples païens. Cette alliance entre les Francs et la Papauté avait déjà été évoquée dans les épîtres de Zacharie et de ses successeurs (rassemblées dans le *Codex Carolinus*), qui considéraient Moïse et Josué comme la préfiguration respectivement des *oratores* et des *laboratores*; mais à l'époque de Charlemagne l'initiative du souverain, en tant que défenseur de tous les chrétiens d'Occident et aussi de la Terre sainte, dépasse les limites du royaume franc.

Alors que Cavadini avait souligné l'originalité et le caractère »occidental« de la christologie espagnole (tant d'Élipand que de Félix ou de Beatus), fondée – dans son interprétation – sur la notion d'*exinanitio* du Verbe (»langage of emptying«, cf. Phil 2,7: *semet ipsum exinanivit formam servi accipiens*, un passage presque oublié par Alcuin, qui ferait ressortir plutôt le thème de l'exaltation de la nature humaine de Christ), et avait entrevu dans Alcuin »a christology which is more divisive than the christology of the adoptionists«, Nagel, tout en refusant l'hypothèse d'une dérivation directe de la christologie d'Élipand et de Félix de celle de Théodore de Mopsueste ou de Nestorius, remarque l'élaboration progressive, dès 785, d'une »dipolare Christologie« (ou »Trennungschristologie«), qui aurait fait ressortir la séparation des deux natures du Christ, et affaibli l'unité de Sa personne. La tradition liturgique de l'Église espagnole (qui utilisait parfois le langage de l'*adoptio*, un mot considéré synonyme d'*adsumptio*) n'aurait pas nécessairement impliqué une christologie adoptianiste, mais aurait offert un possible point de départ en cette direction.

Selon Nagel, le rapport entre Migetius et l'évêque itinérant Egile (envoyé par la Papauté et par les Francs) devancerait la naissance de la polémique entre Migetius (qui proposait une théologie trinitaire particulière, jugeait nécessaire la séparation des infidèles et des pécheurs, et soulignait le rôle eschatologique de Rome) et Élipand, en mettant en évidence la centralité des aspects politiques et ecclésiastiques, plutôt que la continuité des éléments doctrinaux, dans le développement de la querelle adoptianiste: à l'époque de la rédaction de la lettre envoyée à Migetius (782 environ) Élipand n'aurait encore complètement élaboré la christologie adoptianiste et la terminologie relative, qui est documentée explicitement dès 785. L'hostilité manifestée par lui à l'égard de Migetius refléterait la volonté de la Chrétienté

espagnole, et surtout de l'Église de Tolède, de préserver ses traditions particulières et sa autonomie à l'égard des prétentions hégémoniques de la Papauté et de l'Empire carolingien naissant, dont les intellectuels élaborent une idéologie »unitaire« de la Chrétienté qui s'oppose à la tendance que montre la chrétienté wisigothique (à l'exception des Asturiens) à garder le contact avec les juifs et les musulmans et les non chrétiens en général (tandis que les »Migetiens« percevaient eux-mêmes comme une communauté sainte et ascétique, entièrement séparée des non chrétiens).

L'opposition des évêques et des théologiens francs à l'adoptianisme (dont ils refusaient les expressions *adoptivus*, *Deus nuncupativus*, *humanatus Deus*, et aussi la tendance à »rationnaliser« la question christologique) a été sans aucun doute favorisée – comme le fait remarquer Nagel, qui souligne la connexion entre christologie et sôtériologie – par la diffusion de la notion germanique d'*adoptio*, conçue comme une sorte de parenté artificielle, en opposition avec la parenté du sang, et par son utilisation comme instrument politique, ainsi que par le refus de la perspective d'une Rédemption opérée par un homme de condition servile: pour eux un Christ serf ne pourrait pas sauver et libérer les hommes du péché, et les mots *servus* et *adoptivus* seraient applicables à tous les hommes à l'exception de Jésus-Christ. Pour les adoptianistes, qui se fondaient sur une anthropologie tripartite Verbe-âme-chair (tandis que l'anthropologie des théologiens francs était bipartite), la Rédemption impliquait l'intégrité de la nature humaine du Christ, séparée de la nature divine (qui agissait dans la Création), et identique (sauf le péché) à celle de tous les hommes; pour Hadrien I^{er} et les théologiens francs, l'unité personnelle du Christ dans le Verbe divin.

Pendant les querelles adoptianiste et iconoclaste, les deux partis théologiques opposés font appel à l'Écriture sainte et à la Tradition des saints Pères, et accusent les adversaires de déformer sciemment quelques citations bibliques et patristiques. Dans les œuvres d'Alcuin, qui tendrait (selon l'interprétation de H. B. Meyer) à une sorte de »monophysisme pratique« (c'est-à-dire à incorporer la nature humaine du Christ dans la nature divine), on peut entrevoir l'influence des actes du concile d'Éphèse, dont une traduction latine était conservée dans la bibliothèque du monastère de Tours; mais Félix d'Urgel aussi utilise Cyrille d'Alexandrie, tandis que l'influence de la théologie de Cyrille même et des idées monophysites sur Constantin V ne doit pas être surestimé. Il faudrait donc éviter l'utilisation des catégories »occidentale« et »orientale« pour définir les différentes christologies (tandis qu'elle paraît plus acceptable dans la question trinitaire, en ce qui concerne l'insertion du »Filioque« dans le Symbole de Nicée et Constantinople). On peut ajouter que l'examen de la querelle adoptianiste ne confirme pas l'idée encore répandue (mais critiquée par M. Simonetti, *La crisi ariana nel IV secolo*, Roma 1975, p. 562–564, avec référence à l'arianisme) qu'il existe une connexion étroite entre l'accentuation de l'humanité du Christ par rapport à sa Divinité et l'exaltation du rôle de l'empereur chrétien (dans une perspective »eusébiennne« et constantinienne) en tant que vicaire de Dieu et intermédiaire entre Lui-même et les hommes.

Nagel souligne de plus la disponibilité des évêques espagnols (manifestée dans la lettre aux évêques francs, en 793 environ) à reconnaître le pouvoir décisif du roi franc, qui, appelé à remplacer le roi wisigoth dans le rôle de défenseur de l'Église, se montrait quant à lui disponible à intervenir militairement contre les Arabes qui dominaient la plupart de la péninsule ibérique: mais l'alternance, dans la première épître, de louange et de ton menaçant à l'égard de Charles (comparé à l'empereur Constantin, devoyé par les ariens avant sa mort), poursuit le but d'obtenir l'appui du puissant souverain franc, qui au contraire, dans son épître, subordonne son engagement militaire pour la libération de l'Espagne des dominateurs arabes à la conversion préliminaire des adoptianistes espagnols à l'orthodoxie et à l'unité religieuse avec les Francs, car Dieu pouvait donner la victoire à ceux qui professeraient la foi orthodoxe. Il y a donc une continuité fondamentale entre les rois wisigoths et le roi franc en ce qui concerne l'intervention dans les questions ecclésiastiques: mais à l'époque de Charlemagne cette intervention devient plus systématique, au-delà des frontières du

royaume; et l'idéal de l'unité politico-religieuse de la Chrétienté occidentale sera développée surtout par Agobard de Lyon, à l'époque de Louis le Pieux.

En abordant la querelle des images, Nagel souligne le caractère tendancieux des sources orientales survivantes, qui présentent le point de vue des iconodules et lient arbitrairement la persécution des moines par Constantin V à son adhésion à l'iconoclasme; et analyse la genèse de l'*Opus Karoli* (qu'on peut considérer œuvre de Charlemagne, même si Nagel, à la différence d'Ann Freeman, n'attribue pas explicitement au roi les notes tironiennes du Vat. lat. 7207) à partir de la rédaction du *Capitulare adversus synodum*, en proposant pour cette œuvre une datation (790) différente par rapport à A. Freeman (qui propose l'an 792). Au-delà des indéniables fautes (surestimées par Haendler) qu'on peut remarquer dans la mauvaise traduction des Actes du deuxième concile de Nicée (787) envoyée à la cour de Charlemagne (et qu'on peut reconstruire partiellement par l'intermédiaire de la réponse d'Hadrien I et de la traduction d'Anastase le Bibliothécaire), où l'on prêtait à Constantin de Chypre une assimilation du culte des images à l'*adoratio* due à la Trinité, il faudrait reconnaître les différentes perspectives des iconodules grecs et des Francs, qui dans les *Libri Carolini* opposent l'Écriture sainte et la Parole écrite aux images, en refusant l'assimilation cultuelle de celles-ci à l'Eucharistie, aux reliques et à la Croix. La position du pape était très difficile, car il ne pouvait ni désavouer les actes d'un concile œcuménique convoqué avec son approbation (même s'il condamnait la politique ecclésiastique de l'Empire byzantin, qui avait usurpé les droits juridictionnels et patrimoniaux de la Papauté), ni polémiquer explicitement avec le roi franc, son principal allié en Occident; par conséquent Hadrien I^{er} développe une diplomatie secrète («Geheimdiplomatie») à l'égard de la cour franque. Le pape et le souverain cherchent à éviter toute polémique directe, ce qui pourrait expliquer aussi le silence des sources suivantes, jusqu'à Hincmar, sur l'*Opus Caroli*. D'autre part en 769 le roi franc avait coopéré avec la Papauté dans l'opposition à l'iconoclasme byzantin, mais après le concile de Nicée, dont on conteste le caractère œcuménique, Charlemagne revendique le rôle de l'Église franque, conduite par lui-même, dans l'Église universelle; et les théologiens francs opposent à la sacralité et à la continuité de l'Empire romain, revendiquée par l'empereur byzantin (auquel on conteste l'utilisation d'un lexique païen et une perception différente de la relation avec ses ancêtres), la centralité de la royauté du Christ et de son triomphe, dont la Croix est la représentation symbolique.

L'opposition de Charlemagne et des *Libri Carolini* à la vénération cultuelle des images (dont ils soulignent le rôle purement ornemental et didactique, selon une interprétation radicale de l'épître de Grégoire le Grand à Serenus de Marseille, rappelée toutefois même par les iconodules) aurait exercé une influence considérable (sous-évaluée par Weitmann) sur l'art carolingien, qui a privilégié la représentation de l'arche d'alliance (comme dans la mosaïque de l'abside de Théodulphe à Germigny-des-Prés) et d'autres sujets de l'Ancien Testament, en subordonnant tout à fait les thèmes iconographiques à l'Écriture et à son interprétation «typologique»; même si on ne peut pas démontrer une influence directe de l'iconoclasme byzantin sur le milieu franc.

Dans la querelle sur le «Filioque», introduit dans le chant liturgique par l'Église franque probablement par l'intermédiaire de la liturgie wisigotique, le pape Léon III prend une attitude prudente et autonome à l'égard de Charlemagne (qui exerce le rôle de protecteur des Lieux saints et utilise les moines et pèlerins francs comme intermédiaires pour la diffusion du «Filioque»), en défendant l'immutabilité du Symbole, et se présente comme le gardien de la Tradition (comme l'a remarqué V. Peri), tandis que Paulin d'Aquilée considère l'addition du «Filioque» non pas comme une nouveauté, mais comme une explication de la doctrine orthodoxe, rendue nécessaire à cause de la diffusion de l'hérésie. La Papauté est maintenant «Gegenpart», non plus «Nebenpart», de la cour franque (cf. p. 73 et 238); même si, en général, on peut partager l'opinion de l'Auteur selon laquelle les théologiens carolingiens auraient apporté une contribution décisive à la formation d'une chrétienté occidentale en opposition à Byzance.

Nagel présente une synthèse claire et efficace des débats théologiques à l'époque de Charlemagne. Il n'utilise toutefois pas, à quelques exceptions près (G. Dagron, de qui n'est pas cité toutefois: *Empereur et prêtre. Étude sur le »césaropapisme«*, Paris 1996; M. Maccarone, V. Peri), les travaux des savants français et italiens, qui offrent parfois quelques suggestions précieuses sur l'idéologie carolingienne et son »ambiguïté« (cf. G. Tabacco, O. Capitani), sur la naissance et l'essor d'une identité culturelle occidentale en opposition à Byzance (cf. notamment Arnaldi, *La questione dei »Libri Carolini«*, dans les Actes du Congrès *Culto cristiano e politica imperiale carolingia*, Todi 1979, p. 61–86), sur le vocabulaire théologique, philosophique et politique utilisé par les »intellectuels« de l'époque carolingienne, et sur l'évolution des systèmes symboliques de l'Antiquité tardive à la défaite de l'iconoclasme (cf. par exemple les travaux de C. Leonardi, M. Cristiani, et la bibliographie discutée par A. M. Orselli, *Controversia iconoclastica e crisi del simbolismo in Occidente fra VIII e IX secolo*, dans: *Tempo città e simbolo fra Tardo antico e Alto Medioevo*, Ravenna 1984, p. 81–110).

Il faut donc poursuivre les études sur les querelles théologiques carolingiennes, qui, comme on l'a remarqué même pour l'époque de Louis le Pieux et Charles le Chauve, ne sont pas de »querelles de mots« ou le produit d'un malentendu (comme jugeait J. Devisse, *Hincmar archevêque de Reims [845–882]*, Genève 1976, à propos de la controverse sur la prédestination), mais l'expression de problèmes spirituels et ecclésiologiques réels et authentiques dans un milieu social et politique donné.

Raffaele SAVIGNI, Lucca

Opus Caroli regis contra synodum (Libri Carolini), éd. Ann FREEMAN avec la collaboration de Paul MEYVAERT, Hannover (Hahn) 1998, in-4°, X–666 p., 16 p. ill. (Monumenta Germaniae Historica, Concilia. 2, Concilia aevi Karolini. Supplementum, I).

Annoncée comme imminente depuis près de deux décennies, voici enfin paraître l'édition critique très attendue des *Libri Carolini*, due à Ann Freeman avec la collaboration de Paul Meyvaert¹. Mme Freeman n'a cessé de prodiguer une grande énergie érudite aux LC depuis la thèse qu'elle leur avait consacrée en 1953 à Harvard, sous la direction du Professeur Herbert Bloch. Son attention s'est portée à la fois sur les LC eux-mêmes et sur Théodulphe d'Orléans dont elle a eu le singulier mérite d'établir de manière désormais indiscutée qu'il était bien, pour l'essentiel, le rédacteur du traité. Ceci, malgré des contradicteurs parfois aussi tenaces que L. Wallach, qui se situait lui-même au terme d'une longue lignée de critiques disposés à créditer Alcuin de la paternité putative des LC. Il n'y a plus lieu de nous attarder ici sur un débat qui peut être tenu aujourd'hui pour clos en faveur des démonstrations de Mme Freeman.

Le long délai de parution d'une édition dont les bases critiques avaient été solidement établies par l'éditrice dans le courant des années 1980 est d'autre part à inscrire en faveur de la rigueur et même de la minutie avec lesquelles celle-ci a conduit son travail. Il lui a fallu en effet tenir compte de l'abondance de publications liées au grand regain d'intérêt porté à l'attitude de Charlemagne sur la question des Images, sous le coup de circonstances somme toute occasionnelles. La double célébration des douzièmes centennaires du concile de Nicée II

1 Au titre arbitraire que la tradition a consacré de *Libri Carolini*, l'éditeur a préféré restituer à l'ouvrage, à défaut d'un titre original inexistant, l'appellation d'*Opus Caroli regis contra synodum* qui correspond à la manière dont le traité se qualifie lui-même en cours de rédaction. Nous nous contenterons, pour alléger notre compte rendu, d'y maintenir l'abréviation traditionnelle de LC (= *Libri ...* ou = *Opus ...*).